

L'exil et la frontière chez René Schickele

Un exilé inclassable

Après la prise du pouvoir par Hitler, nombreuse fut la foule des exilés, et composite. Bertolt Brecht revendique alors le terme d'« exilé », refusant d'être appelé « émigré », car, dit-il, ils avaient été chassés et ils n'étaient pas partis de leur plein gré. Et il leur était, bien sûr, interdit de revenir au pays.

Ce qui les unit, c'est le fait d'avoir une patrie interdite, même si ce n'est pas toujours la même. Les essais actuels qui visent à faire admettre Schickele dans l'armée des exilés reviennent à faire pour lui aujourd'hui et après coup ce que Brecht faisait pour lui-même et ses compagnons d'infortune à l'époque du nazisme, mais dans le feu de l'engagement¹. Pourtant, aucune définition classique, les tenants de cette thèse en conviennent eux-mêmes, ne semble pertinente pour son cas. Son exil serait un exil sui generis, définissable négativement.

Car il n'est pas un exilé politique, n'étant engagé dans aucun parti sous la République de Weimar. Il n'est pas plus victime d'une mesure de discrimination raciale. Personnage public et écrivain connu, il fut certes attaqué par la presse nazie, mais, s'il partit en France en 1932, c'était pour des raisons de santé². Il décida ensuite de rester à Sanary-sur-Mer, transformant un repos en départ définitif après la prise du pouvoir par les nazis.

Charles Fichter,
Professeur agrégé d'allemand
Lycée Jean Monnet, Strasbourg

Le roman qu'il écrivit en Provence, *Die Witwe Bosca*, parut encore en Allemagne. Il refusa de signer la déclaration d'allégeance au régime et ses livres furent brûlés. Pourtant, jusqu'en 1935, il continuera à publier des articles dans des journaux qui n'étaient pas interdits. Il était en effet « citoyen français » : à ce titre-là, il put continuer à publier, en particulier dans la « Frankfurter Zeitung »³, jusqu'à ce que l'on exige une déclaration d'allégeance au régime pour les collaborateurs des journaux aussi. Il refuse à nouveau. Cette fois, le rideau tombe.

Son sort en France est différent des autres exilés. Il s'installe dans ses meubles⁴ et, s'il change de ville, il reste néanmoins en Provence. Il est libre, ne « change pas plus souvent de pays que de chaussures », selon le mot de Brecht, il n'est pas en fuite. Plus d'une fois, sa maison est au contraire un refuge pour les écrivains de l'exil.

Citoyen français, il n'a pas à souffrir des camps d'internement, des « barbelés de l'exil ». Mais en tant qu'« écrivain allemand » il perd son public, c'est-à-dire ses revenus. L'Allemagne mise au pas, ramassée sur elle-même, le prive de tout ce qui faisait sa vie tant qu'il écrivait à Badenweiler, dans ce Pays de Bade qu'il aimait tant. A présent, l'Allemagne lui apparaît comme un « asile de fous »⁵ avec lequel il refuse toute relation.

Se sent-il pour autant dans la même situation que les exilés ? La description qu'il fait du paysage des écrivains allemands en exil n'est pas flatteuse⁶. On sait

du reste qu'ils étaient divisés — selon les ambitions personnelles, les opinions politiques, les maisons d'édition, les nations d'origine. Mais ce qui rebute le plus Schickele, c'est la crainte que l'union des exilés, si tant est qu'elle se réalise, ne le conduise à une récupération par les communistes⁷. Cette crainte est ancienne, elle date des origines, de la fondation du mouvement communiste dans les années 20.

L'EXIL ET LA LANGUE

Malgré les nombreux amis qu'il peut ainsi rencontrer et parce qu'il n'est pas dans la même situation qu'eux, il se sent seul, malade et sans argent. La dépression le guette. Il est amer. Faire comme les autres voudrait dire prendre parti, choisir son camp, faire traduire ses œuvres — les œuvres de l'écrivain allemand —, faire œuvre d'exilé. C'est précisément ce moment-là qu'il choisit pour écrire *Le retour*, en français. Le français est la langue de sa mère, morte dix ans auparavant, et cette mort est mise en scène dans le petit livre, en rapport avec la langue précisément. L'allemand était pour le jeune René la langue de l'école wilhelmiennne, qu'il avait appris à aimer, et à manier mieux que ses maîtres — ou que son père⁸.

« Elle mourut un quart d'heure avant minuit.

J'ai omis de mentionner une chose, ne sachant pas où la placer exactement, et pourtant, c'est à cause d'elle que j'ai fait ce récit. Je tenais les mains de ma mère

et m'insinuant dans le songe hautain des mourants je lui dis :

— Là-bas, tous parlent la même langue, maman... Nous ne regretterons plus... Elle ne bougeait pas. Ses mains ne résonnaient pas à ma caresse.

Je me demandais si elle m'avait entendu, quand, après un long silence, elle murmura :

— Il n'est jamais trop tard...

Peu après minuit un orage éclata. Il plut abondamment. »

DÉSIR D'EXIL ET TABOU

Ce qui se joue autour de la langue est donc tout autre chose que ce qui se passe pour un écrivain de nationalité allemande ou même pour un écrivain autrichien qui ne se sentirait aucune responsabilité civile par rapport aux événements qui se passent en Allemagne. C'est bien plus le désir ici d'éliminer la part allemande pour régler, apaiser les conflits d'identité. C'est donc l'envers précisément de l'attitude d'un écrivain allemand exilé en France. Le désir et la décision de « retour » sont en effet pour Schickele une fuite, et en un sens plus simples, que l'analyse concrète d'une situation complexe.

Précisément cette période de 1932 à 1940 est caractérisée par l'hésitation constante entre le désir d'exil — « je vis en exil de plus d'une façon » — et le désir de retour à la France. Le mot de « retour » non plus ne rend pas compte de la situation, car, depuis que l'Alsace est française, depuis 1920, il est établi en Allemagne. Alors se pose la question tabou, celle de sa patrie, qui est aussi celle de son engagement politique — et de son père, si l'on veut bien lire entre les lignes de son autobiographie. « A chaque génération, les Schickele ont un accès de fièvre politique qui les rend fous. »⁹

Si le mot est souvent prononcé, si même il est usé et utilisé pour caractériser notre auteur, il est cependant rare que soient évoquées toutes les conséquences du fait qu'il est alsacien. C'est bien là la pierre d'achoppement : fondamentalement l'Alsace lui est devenue impossible. Car elle n'existe pas dans toutes ses dimensions, n'ayant plus sa constitution propre de 1911, sans vie culturelle ambitieuse,

sans aucune réalité juridique dans le cadre de la France. Les années 20 sont les années des revendications dites autonomistes et ce sont aussi, avec le procès de Colmar en 1928, les années de leur répression et de leur criminalisation. Les traces en sont nombreuses dans les romans et même dans les essais, mais les prises de position restent indirectes¹⁰. L'échec de ce mouvement a traumatisé « son pays, son cœur »¹¹. Et si l'on considère le ressentiment qui s'en est suivi, qui a conduit une partie importante du mouvement, dont René Schickele n'était pas, il se plaisait à le répéter, à privilégier la question nationale alsacienne au point de se rallier à l'occupant nazi en 1940, on se rend compte que, parler d'exil anti-fasciste sans tenir compte de l'environnement intellectuel en Alsace, n'est pas pertinent.

Car l'objet du désir d'exil manifesté à la fois par Schickele dans certains de ses textes et par ceux qui défendent la thèse de l'exil en ce qui le concerne, c'est un objet non dit, présent en creux seulement, c'est la petite patrie telle qu'on la souhaite, la « Heimat » idéale. Sans pays il n'est point d'exil en effet. Ce tabou implique un trou de mémoire, la partie même de la mémoire qui touche un autre exil, celui de beaucoup d'intellectuels chassés d'Alsace en 1918 et qui cultivèrent d'une autre manière la nostalgie d'un retour. Leur désir à eux fut satisfait en 1940.

Là encore, la situation et l'attitude de René Schickele sont autres. Il choisit en effet de vivre en Allemagne en 1920. Il n'est pas victime des Commissions de Triage. Même s'il a beaucoup d'ennemis, il garde le « privilège » de la nationalité française. A cette époque déjà, son roman *Das Erbe am Rhein* l'illustre parfaitement, il se considère un peu comme un émigré, à l'image de son héros Claus. Claus est un « boche », écrit et parle l'allemand, le dialecte, sa femme est Allemande. Il vit là-bas après 18, mais il désire revenir en Alsace. Aggie Ruf, autre personnage positif du roman, pacifiste et journaliste comme l'auteur avant 14, écrit en allemand et la détresse de l'Allemagne en 1917 ne la laisse pas indifférente. Enfin, dans la correspondance de l'auteur, on peut lire : « il faut que les jeunes générations restent au pays. » Cela veut dire : qu'ils n'émigrent pas comme moi !

DÉCEPTION ET RETRAIT

Ce qui est curieux, c'est qu'il se retire non seulement de la scène alsacienne, mais encore de toute l'effervescence culturelle de la République de Weimar — lui qui avait joué un rôle essentiel avec la direction des *Weissen Blätter*¹², qui, pendant la guerre, avait rêvé avec d'autres d'une Europe nouvelle. C'est que, dans son idée, tout changement, qu'il concerne l'Allemagne ou l'Europe, passe par un changement en Alsace. L'Alsace pierre de touche, cela date de son tout premier engagement public, de la période du *Stürmer*¹³.

Or tandis qu'en novembre les Conseils de Soldats mirent fin à l'Empire et que l'on put croire que tout était possible en Allemagne, l'Alsace tomba dans les bras de la France, du « militarisme vainqueur »¹⁴. La déception fut terrible : non seulement la révolution rêvée par les expressionnistes ne se fit pas, mais encore quarante ans d'activités culturelles, d'engagement de la part des intellectuels allemands en Alsace risquaient d'être réduits à néant du jour au lendemain. L'accueil enthousiaste que l'Alsace réserva à la France en 18 témoignait à ses yeux d'une absence totale de cohérence. Il en gardera une attitude extrêmement méfiante envers tout mouvement de masse.

Ce scepticisme va s'étendre à toute activité partisane et se transformer en refus de la politique. L'époque des guerres et des révolutions sera désormais analysée comme celle des dictateurs et des démagogues¹⁵. Il fait ses adieux à l'expressionnisme, mais se sépare aussi de ceux qui, comme Henri Barbusse ou Romain Rolland, se rapprochent, sur la base de l'antimilitarisme, du Parti Communiste Français. Les *Weissen Blätter* lui échappent.

Dorénavant il va mettre l'accent sur ce qui relie et bannir ce qui divise, sur la religion en tant qu'elle favorise ce lien¹⁶. Certes, tout un courant issu de l'expressionnisme prône comme lui une « nouvelle simplicité »¹⁷ mais il s'agit tout de même ici de la religion chrétienne¹⁸, d'une foi simple liée à la terre natale¹⁹. Ce n'est pas vraiment l'esprit du temps sous la République de Weimar.

Considérant le succès de Maria Capponi, premier livre de la trilogie *Das Erbe am Rhein*, l'on a eu tendance jusqu'ici

à sous-estimer les changements profonds intervenus chez le poète : tandis que Benkal der Frauentröster (1914) était un roman expressionniste, la trilogie Das Erbe am Rhein sera écrite, selon la propre formule de l'auteur, « dans l'esprit de l'école réaliste du XIX^e siècle ». La critique actuelle insiste sur cette mutation²⁰, remarquant au passage que l'auteur lui-même tend à l'occulture : « en tant qu'écrivain allemand, je m'attachai à faire du neuf ».

Cet isolement par rapport à la trajectoire de la scène expressionniste d'avant la guerre produit un écart par rapport à la « nouvelle objectivité » et à la crise du roman en général, qui traduit pourtant bien la crise du sujet dont il souffre lui-même.

SUBLIMATION ET MALADIE

Dans un premier temps, avec Maria Capponi, son public s'élargit. En Alsace, une partie des intellectuels font appel à lui²¹. Ils le considèrent comme leur maître, il faut qu'il revienne. Mais son succès en Allemagne lui permet de s'installer dans ce petit coin au sud du Pays de Bade, la « Dreiländerecke », où l'œil embrasse le paysage rhénan qu'il qualifiera de « céleste » dans Himmlische Landschaft (1933) — au moment de le quitter.

A l'apogée succède le déclin. Das Erbe am Rhein, l'héritage rhénan, est la chronique d'événements réels et fictifs des années 20. Le romanesque y côtoie la grande politique, le domaine alsacien de la famille du héros les salons de la bourgeoisie ou encore les conférences internationales de la Société des Nations. Les nationalistes fervents ou fous sont confrontés aux démagogues prêts à changer de camp. Les masses en mouvement défient les professions de foi pacifistes de la nature et du héros. Ce roman est un document de premier ordre pour « comprendre » ces années mais la richesse de la matière nuit à la cohérence de l'ensemble — sauf dans Maria Capponi où le romanesque illumine le tout. Pour les deux autres livres, la forme ne séduit pas.

Il n'empêche que l'auteur fut membre de la « Preussische Akademie der Künste ». A son avis, cette académie doit jouer le même rôle qu'en France et promouvoir donc une conception française de la culture. La France n'a-t-elle pas une grande

tradition, une grande expérience dans toutes les questions alors discutées à Berlin ? Venue plus tard, la République de Weimar pousse cependant les débats plus loin dans tous les aspects de la vie culturelle. Il semble bien, à considérer la production littéraire et les essais, que l'académicien Schickele est bien moins audacieux qu'un Döblin ou bien d'autres.

En réalité, le malaise est là. L'auteur laisse plus d'une fois percer les symptômes. Prenons le paysage : dès les premières pages de l'opuscule cité plus haut, cela éclate. Il décrète d'une part l'existence d'une entité rhénane dont les vertus relèveraient du Sublime — sur le thème : ici, les hommes ne peuvent qu'être ou redevenir nobles et bons. Mais entre les lignes, il oppose en même temps le sage pays — de Bade — à la turbulente Alsace. Et puis, le paysage évoque tantôt la guerre, tantôt l'amour et l'enfance. Comment est-ce possible quand l'enfance unit au frère et à la mère tandis que la guerre divise et meurtrit ?²²

L'expérience vécue du paysage — « Erlebnis » dit-il — est alors tout autre chose que la guérison décrite dans son autobiographie — « quitter l'arène et s'enfermer pour le reste de ses jours dans un jardin »²³. A moins de considérer que le fait de s'enfermer est signe de folie, ce qui transforme le jardin en enfer : ailleurs, le poète parle de « jardin céleste des supplices » !²⁴ Que se passe-t-il donc dans ce paysage ?

« Je le conduisis sur une montagne et lui montrai les trésors de la terre. Mais à peine la vue sur la vallée du Rhin, les Vosges, les vignes campées au pied de la partie sud de la Forêt Noire l'eut-elle saisi, le plongeant dans le ravissement, qu'en même temps, étrangement, la sensation de liberté toute nouvelle en lui se révoltait²⁵. Son cerveau d'artilleur commença à chercher des endroits où l'on pouvait se cacher, des points de repère pour tirer au canon, c'est dans une sorte d'exaltation qu'il se mit à diriger les opérations dans le formidable jardin qui s'offrait à sa vue. (...) »

Je le sais à présent. Au cours de leur long et multiple retour de guerre, les jeunes gens ne peuvent retrouver que péniblement, à bout de forces souvent, leur relation au paysage et à l'enfance ».

L'auteur ajoute : si le jeune homme doit guérir un jour, cela mettra vingt ans. Quant

à l'auteur lui-même, il ne guérira pas. Quittant le Pays de Bade pour la Provence, il croit guérir en écrivant Die Witwe Bosca. Mais le paysage dans ce roman est aux antipodes de la sérénité, les personnages eux-mêmes sont touchés, atteints par une perversion ou un handicap²⁶.

LE FEU ET LA FUITE

Il ambitionnait, grâce au succès littéraire qu'il entrevoyait dans les années 20, de rapprocher culturellement l'Allemagne et la France dans le cadre de relations rétablies dans la foulée du Pacte de Locarno en 1925. L'académie à la française allait dans ce sens. Pas plus que le succès littéraire, le rapprochement international ne devait durer. Son public se réduisit et ne survécut pas à la prise de pouvoir par les nazis. C'est l'impasse. Tandis que l'écrivain est en Provence, Die Witwe Bosca paraît encore à Berlin en 1933. Die Flaschenpost paraîtra en 1937 chez Albert de Lange à Amsterdam et, en 1938, à Paris, Le Retour. Mais Le Retour, roman français, fut écrit en 1935, entre les deux romans allemands ! L'auteur lui-même est touché par la maladie de son public et du monde, il est devenu insaisissable.

Le dernier roman qu'il acheva exprime ainsi d'emblée l'isolement extrême, un appel : Die Flaschenpost, la bouteille à la mer. c'est le terme ultime du parcours et la forme nouvelle reflète cette fois-ci une crise si profonde qu'elle suggère l'exil défini comme le désir de mort, par désespoir.

Le motif de la folie connaît ici un renversement dialectique, les fous étant les sages véritables dans un monde qui court à la catastrophe. L'asile est asile de fous et refuge par la vertu du langage — refuge d'émigrants du reste. Tout ce qui peut sembler léger, plaisant, tragi-comique est une machine de fiction contre la peur. Trompe-la Peur, tel devait être d'ailleurs le titre du roman²⁷. En exergue, cette phrase de Jean Paul ; « Dans les cerceaux ouverts, plus rien ne dort excepté les enfants. »

L'eau évoquée par le titre est l'élément opposé au feu, c'est l'apaisement de la fièvre et de la maladie, l'enfouissement et la régression. Dans toutes les autres œuvres de la période française, c'est le feu qui est omniprésent.

La fièvre fatale vint du nord de l'Allemagne dans la « Dreiländerecke » — c'est celle des hordes nazies :

« pas difficile de leur tâter le pouls, à ces énergumènes ; ils ne se gênaient pas, ne se dérobaient qu'à peine à l'examen »²⁸.

L'auteur vise la Prusse, l'ennemi de toujours. Et d'évoquer août 1914 :

« L'aurore dont l'annonce était journalièrement faite à la nation entière, ne ressemblait-elle pas à sa sœur aînée qui avait habillé d'une couleur de gloire et de massacre les matinées d'un certain mois d'août ? Je ne discutais pas. Je ne me demandais pas qui était dans son droit. Je voyais surgir le spectre de la guerre, et ne pouvant être dupe des masques dont il changeait rapidement suivant les circonstances, ni en tout cas partager la fièvre de ce renouveau qui se propageait rapidement, ne pouvant pas davantage la combattre en ma qualité d'étranger, je me décidai à réaliser un projet ancien : passer l'hiver sur le littoral de la Méditerranée. »

LA MORT DU CITOYEN

La comparaison avec août 14 que fait l'auteur dans ce passage nous autorise à mettre en évidence le rapport entre l'attitude face à la guerre dans les deux cas. En 14, comme beaucoup d'expressionnistes, il n'avait pas été insensible à la fièvre patriotique : le pathos de renouveau, de la mort pour mieux renaître selon le « stirb und werde » de Goethe a vu dans la guerre le chemin de ce renouveau : ce sont les couleurs ambiguës de « massacre et de gloire » dont il est question plus haut. Schickele se fit réformer, émigra ensuite en Suisse, mais resta toujours en contact étroit avec les autorités allemandes en tant que responsable des *Weissen Blätter*. L'aspect pacifiste se retrouvant dans sa pièce *Der Hans im Schnakenloch*²⁹ dont le théâtre est l'Alsace.

En 14, il partit donc pour échapper à la censure ou pour bénéficier d'une tolérance plus grande, pour pouvoir faire entendre des voix différentes de nations différentes, la « musique des feuilles blanches »³⁰. Cette période voit l'intellectuel agir au sein du « Bund Neues Vaterland », la ligue pour une patrie nouvelle. Romain Rolland, qui le rencontra à l'époque, rapporte qu'il se plaignait de la prédominance, en Allema-

gne, de la Prusse et de la caste militaire et qu'il prêtait à la monarchie la volonté de conduire l'Allemagne au bord de l'épuisement pour qu'il ne reste plus de forces à la jeune génération pour la révolution. Pour la révolution qu'il appelait de ses vœux, on ne pouvait compter ni sur les socialistes ni sur les syndicalistes, car ils n'aspiraient qu'à un « idéal matériel ».

Pour le poète, ce sont donc les intellectuels au sens où il incarnent l'Esprit et l'Idéal — « die Geistigen » — qui remplacent les citoyens au sens noble du terme, de 1789. Cette élite intellectuelle existe-t-elle en Alsace ? A lire *Hans im Schnakenloch* écrit en 14, il ne semble pas. Cela signifie que là où avant 1914 l'engagement avait un sens et où l'on pouvait placer le levier contre la Prusse et le militarisme l'action est désormais vouée à l'échec. Jusqu'en 1920, c'est la Suisse qui va remplir cette fonction — d'autant plus que toute l'avant-garde européenne y avait laissé des traces. Mais avec les changements politiques et les déceptions décrites plus haut, l'intellectuel engagé, polémiste, va céder la place au héraut du religieux, de ce qui unit.

En 1928, il écrira dans une lettre : « Mes trois plus vieux amis d'enfance siègent à présent à la Chambre — et ils représentent vraiment les trois extrêmes. (eh oui, en politique il y en a tant que cela, et même plus) : Grumbach le Socialiste qui fut élu avec les voix de l'Action Française, le président du Parti Populaire Catholique Thomas Seltz et Camille Dahlet (...) Ah si seulement je pouvais les atteler tous les trois à la même charrue !

Mais cela ne marchera pas. »

Ce sentiment que tous les efforts en politique sont vains est une constante depuis la guerre. « Mais cela ne marchera pas ». L'Union Sacrée de tous les Alsaciens au Parlement est impossible, l'échec est particulièrement cuisant après le procès de Colmar contre les autonomistes. « Personnellement je ne suis pas un autonomiste » affirme-t-il dans la même lettre qu'il signe ainsi :

« René Schickele

Ex membre du syndicat de la presse étrangère

Citoyen français und deutscher Dichter

Mitglied der preussischen Akademie der Künste... »

Le nom de citoyen est ainsi devenu un titre honorifique, ce n'est plus un devoir civique. Or le nationalisme est totalitaire, exige un don total, vous prend comme une fièvre, telle la maladie — ou l'amour — avec ses jalousies et ses trahisons. « Mais pour eux je suis le « boche » qui n'a pas voulu de sa patrie en 1918. Et vous savez bien que cela, une femme ne le pardonne pas... »

Et dire que je l'aime, cette femme (ma patrie), que je l'aime beaucoup trop pour lui parler mal. Ah ! Si je pouvais lui parler en allemand ! »

La langue est séduction, la patrie est femme, langue, amante — et mère, nous l'avons dit. Le citoyen devient enfant. En tant qu'enfant de mère française et de père « alaman », le petit René dut prouver tout d'abord qu'il était plus fort que le père. C'est l'Indien contre les Coloniaux, le rêve réitéré de Schickele : « J'ai tué le fils d'un fonctionnaire d'une petite ville et je l'ai enterré dans la forêt aux environs de Saverne. Je me tiens devant le tribunal et l'un des juges est mon père. Je nie le crime, tout en pensant intérieurement que je l'ai peut-être quand même commis. Me réveillant, je me lève et je me mets devant la table de travail. Je commence à écrire — en réalité — une lettre d'adieu à ma femme. »³¹. Winetou réussira si bien à écrire dans la langue des maîtres qu'il prônera dans les *Weissen Blätter* un « impérialisme allemand de l'Esprit »³². Mais l'Allemagne sort de la guerre vaincue, le Traité de Versailles en fait une victime.

Dans les romans de Schickele, l'on trouve alors une critique de la politique étrangère française ainsi qu'une critique de la manière dont la France traite sa « minorité allemande » en Alsace. A nouveau il s'adresse au vainqueur, tout en se stylisant comme son représentant à Badenweiler. Cet endroit d'ailleurs est romanisé : l'influence napoléonienne dans la région est évoquée et la ville est baptisée Römerbad³³.

Tout se passe comme si l'Allemagne n'avait pas de politique, comme si l'auteur représentait une France idéale en Allemagne. Le citoyen est mort, vive le diplomate.

LA PENTECÔTE DES NATIONS

L'espace public auquel il se réfère ne peut être un espace politique national. En 1911, le publiciste Schickele s'était investi dans la constitution d'une sphère publique régionale avec sa presse et son parlement. A présent, avec le formidable développement du roman et les espoirs que cela soulève³⁴, le romancier-diplomate est tenté de s'investir au-dessus des nations, en harmonie avec la Société des Nations. Genève devient la « ville de la paix » et la Suisse un paradis. « Dehors, dans les prés et les bois de l'été finissant, avec tous les feux d'un diamant, brillait le mot paix. » A Genève, Briand porte les espoirs de paix, d'une Pentecôte des nations. Allait-on enfin se parler malgré les différences de langue et de culture et aller par le monde porter la paix ? Or Briand apparaît comme un homme dont les discours sont en trompe-l'œil. Alors que l'on attendait un « sermon sur la montagne de la Société des Nations »³⁵, « il déshabilla l'Idéal sous nos yeux, pièce après pièce ». L'Allemagne quant à elle a ses éternels défauts, vertueuse et rigide, maladroite, incapable de bonnes manières. « Ces Allemands se comportent comme s'ils n'avaient pas eu d'éducation » conclut l'un des enfants séduit par les promesses de paix³⁶. La traduction coupe l'élan pacifiste³⁷, l'enthousiasme du « parler en langues », essence du pentecôtisme. « Malheureusement, on s'ennuyait pas mal ce jour-là chez les premiers chrétiens de Genève. La traduction des discours empêchait que le débat ne s'envenime brusquement —, elle constituait même un véritable pare-balles. » La Suisse aussi déçoit. L'image d'une Allemagne gauche s'installe et l'auteur lui-même succombe aux charmes de l'idéologie française pendant sa période d'« exil » : « en fait, j'ai vu l'Allemagne du « dehors » au lieu de la voir du « dedans » et ce depuis toujours, depuis que je sais penser, malgré tous mes efforts pour m'intégrer à elle. On ne naît qu'une fois. »³⁸. Un des moments où l'effort se relâche, où il s'abandonne aux charmes de la mère-patrie, c'est 1914, à la fin de Hans im Schnakenloch, où il répudie (déjà !) la vertueuse Allemagne, préférant la provocante Marianne. Dix ans d'efforts d'intégration ont donc été inutiles³⁹.

TRAVAIL DE DEUIL

Force est de constater que la « notion d'exil » fait l'impasse sur les tendances profondes de l'imaginaire de l'auteur, sur le retour d'un comportement plus ancien qui lui enlève la faculté de réagir aux exigences de l'heure. Il faudra faire le deuil de cette auréole supplémentaire et examiner l'attitude des autres intellectuels de notre région dans les années 30, les uns campant sur la tradition germanique jusqu'à en oublier la nature du régime nazi, les autres faisant de la surenchère française, oubliant les années 20, l'attitude de ceux enfin qui plongèrent complètement dans un monde fictif, détournant le regard.

L'Alsace en effet n'a pas été capable de produire cette Alsacianité de l'Esprit que prônait le jeune poète, même pas en la personne ou en l'œuvre de son prophète. Il semble décidément qu'il n'y ait aucun Juste...

LANGUE DE FEU

Ainsi se nomme un des protagonistes du Retour. Il interpelle le narrateur comme un alter ego, son contradicteur étant « le Pompier ». En Provence, le coupe-feu est précisément la frontière assignée au feu.

« La langue, dit l'apôtre, est un feu dévorant ». Ce mot de Massillon renvoie au phénomène évoqué de la Pentecôte, fête par excellence de la chrétienté conquérante, qui étend ses frontières. La « Feuerzunge », langue de feu, est le signe visible de la mission des disciples devenus apôtres.

Une langue de feu, c'est l'image même du feu qui consume tout, qui abolit les limites, c'est le sujet et l'objet simultanément. Elle hante l'univers de l'auteur en Provence. L'incendie éclate dans La veuve Bosca, déclenchant la peur et la fascination. C'est le Mal qui s'avance, totalitaire. Imprévisible comme le serpent, elle évoque le péché et la femme, à qui traditionnellement l'on attribue la mauvaise langue. La langue signale encore la maladie quand elle a mauvaise mine, la politique quand elle est de bois. Mais la fièvre peut être celle de l'amour, la chaleur celle de la mère, langue de louve léchant le loupveteau : le verbe « lécher » a bien la

même origine que le substantif « langue » nous dit le dictionnaire, ce « dictionnaire » que le narrateur du Retour aime tant. Langue et pouvoir, pour le poète la langue est puissance et sens, Eros, symbole de la création poétique, d'une deuxième naissance comme poète.

« Admirons la prévoyance maternelle, dit le Pompier. Il s'appelle René. »⁴⁰.

Un tel complexe de signifiés est évidemment rebelle à toute tentative de définition, de limitation. Pourtant l'enjeu du dialogue entre Langue de Feu et le Pompier, le cœur de l'œuvre entre les deux guerres, est bien celui-ci : assigner une frontière au feu en sauvant la langue.

FRONTIÈRE D'EAU

« Entre les deux chaînes de montagnes parallèles et de même hauteur, la vallée ressemblait à un immense jardin, tellement elle était fertile et bien tenue, protégée par ses murs gigantesques et ventilée par le courant d'air qui circulait librement entre la Bourgogne et la Mer du Nord.

Le fleuve marquait la frontière de deux pays.

L'un d'eux était le mien.

Mais ce n'est pas celui que j'habitais. »⁴¹

Cet extrait du Retour, écrit en Provence, contredit encore une fois la thèse de l'exil. Mais dès 1932 paraît le recueil d'essais Die Grenze — la frontière — avant le changement complet du paysage politique en Europe. Il contient l'essai Das ewige Elsass, écrit en 1927, qui formule l'espoir qu'en Alsace une élite se dégage, nourrie aux deux cultures, française et allemande. En 1931, dans une lettre, l'auteur est déjà nettement moins optimiste : « Aujourd'hui, je ne pourrais déjà plus vous citer vingt personnes chez nous qui soient imprégnées ainsi en même temps de culture française et allemande, c'est-à-dire qui incarnent le type idéal de l'Alsacien. »⁴².

Un discours de 1928, Erlebnis der Grenze, nous intéresse ici dans la mesure où il tente de formuler une sorte d'expérience vécue, de psychologie collective, de mystique de la frontière. Evoquant le temps où les frontières n'étaient pas fixes — « *fliessende Grenzen* » —, l'auteur montre et souligne le passage de l'état fluide à l'état de feu, celui des guerres de libéra-

tion⁴³. Quand l'eau devient feu, nous assistons à la Révolution Française, aux guerres allemandes de libération contre Napoléon, à la guerre de 14-18⁴⁴. S'adressant à un auditoire allemand, le conférencier met en évidence la flamme authentique qui animait les patriotes de 1813 et prend soin de ne pas les confondre avec ceux qui suivirent, qu'il qualifie de « têtes-brûlées ». Le feu des premiers patriotes était sacré, - et de citer Renan : « Quelqu'un qui avait participé à cette empoignée grandiose me raconta comment, après une première nuit passée chez les franc-tireurs en Silésie, réveillé le matin au son du canon, il avait eu l'impression d'assister à une messe grandiose. » Mystique de la guerre de libération qui prend tout son sens de sacrifice religieux si l'on considère que le jeune Schickele avait voué une grande admiration à Napoléon : d'un côté ou de l'autre il fallait donner son sang. Le lieu symbolique de ce sacrifice ne peut être que la frontière : « la dernière guerre fut conduite à nouveau, de tous côtés, comme une guerre de libération. » Il s'agit cette fois de 14-18.

C'est pourtant l'endroit même de ce sacrifice barbare qui doit devenir le lieu du culte de la paix, dira-t-il en conclusion : « Ce n'est possible qu'ici — si on veut faire honnêtement le vœu solennel et sacré de l'amitié. »⁴⁵. Transformer le feu sacré en eau bénite, telle est bien la manière chrétienne de baliser le paysage.

« Nos Alamans acceptèrent le baptême. Cette goutte d'eau fait pour la première fois et pour longtemps de tous ceux qu'elle touche des frères, elle crée une communauté de culture au regard de laquelle les différences ethniques se réduisent à la valeur d'infimes particularités. Que l'on songe au beau fragment de Novalis, Europa... »⁴⁶.

LES PASSAGES ET LE PONT

Le lieu d'où parle l'auteur est donc la frontière, sa vision du monde est chrétienne. Garde - frontière spirituel à Badenweiler, il est volontiers le visionnaire par le truchement du paysage. Son regard aime à se porter sur l'Alsace, la vallée du Rhin : « de mon bureau je regarde au-delà du Rhin, dans mon pays. »⁴⁷. Le plus souvent aussi, le passage se fait d'Est en Ouest, le passage de la frontière à quelque chose d'une transgression. Le récit prend un ton

hiératique : le personnage que l'on guide se nomme Fränzl (de François). D'un côté à l'autre de la frontière, deux croix se répondent, l'inscription sur la française étant plus universelle. Vient le pont : « Accompagné du grondement des planches comme du roulement de tambours d'une marche funèbre, nous passons le pont flottant. Le ciel est sombre et bas... »⁴⁸.

LES MARCHES ET LA DÉMARCATIION

Le pont spirituel dont rêvait le poète ne s'est pas construit. Les médiateurs ne l'ont pas occupé, le commerce ne l'a pas investi. Comment cela serait-il possible d'ailleurs avec un pont flottant qui rappelle que les frontières sont souvent des marches militaires ? L'auteur a toujours fréquenté les marches. Celles de l'ouest allemand avant 14 avec Strasbourg et Saverne pour le héros de son premier roman Der Fremde, Munich et Berlin, avec leur rôle de foyer spirituel du sud de l'Allemagne pour l'un, et de l'est pour l'autre. Foyer spirituel veut dire démarcation au sud vis-à-vis de l'Autriche, avec intégration simultanée d'éléments « Jugendstil », veut dire refoulement de l'est avec intégration d'un mysticisme expressionniste⁴⁹. La confrontation avec l'Est requiert un maximum d'énergie, c'est là que le danger est le plus grand — la fascination aussi : « 1000 ans d'humanité nous séparent de l'Orient qui frappe de ses vagues océaniques les marches de l'Est européen : un rempart qui résistera ou se brisera selon la puissance de l'Allemagne. »⁵⁰. Ces lignes de 1917 contiennent déjà l'essentiel de son attitude envers la révolution bolchévique : une hostilité fondamentale qui le séparera d'intellectuels que par ailleurs il estime, tels que Romain Rolland ou André Gide.

L'EAU, LE FEU ET L'ÉNERGIE SPIRITUELLE

Cette frontière sépare la civilisation de la barbarie. « 1000 ans d'humanité ». Certains états sont membres de la (bonne) Société des Nations. La réaction de cette dernière à l'entrée de l'Allemagne est décrite comme la réaction de gens de bonne

compagnie face aux barbares : « Ces Allemands se comportent en gens qui n'ont pas de naissance. »⁵¹. Le narrateur prend un plaisir évident à évoluer dans cette société de diplomates où la France concentre sur elle toutes les attentes et toutes les déceptions. On vient écouter Aristide Briand (Maxime Simon dans le roman) comme on va au Théâtre Français. Dans cette parade des nations⁵², la vieille Angleterre est la plus racée tandis que les Alsaciens se sentent redevenir paysans. « Un grand peuple se caractérise par le fait que, s'il maintient la grande masse dans la misère, il élève en revanche les nantis bien au-dessus de leur mérite et ce sont ceux-là qui portent sur le front la puissance de son nom comme les Hindous le signe de leur caste. (...) A Breuschheim il nous manque évidemment le signe de la grandeur raciale. C'est touchant ce que nous sommes inoffensifs.

A Breuschheim, cela fait trois heures que nous sommes aux champs ! »⁵³.

Frontière de civilisation, frontière entre la civilisation et la barbarie, frontière de race et de caste, on a le sentiment que l'auteur tire toute son énergie de cette multiple frontière qu'il porte en lui et qu'il arpenté, qu'il passe ou qu'il refoule. C'est elle, avec ses chutes de niveau, ses inégalités et différences, qui est productive. L'énergie, c'est l'eau du Rhin, le feu de la guerre, la flamme des passions politiques, tout ce qui se joue là et que le poète cherche à articuler, à spiritualiser, à christianiser. Cette fascination et cette dialectique des contrastes, rien ne la dévoile plus que les lignes consacrées à la Russie : « Une petite tête européenne, une tête de dompteur de fauves qui gouverne un corps monstrueux, regorgeant de forces originelles, en le maintenant par la violence dans un esclavage mystique. Pour un jour le lâcher contre l'Europe... Car si elle est puissante, c'est avec ce corps et par lui. Elle se nourrit de lui et, même, elle n'existe que par lui. La « Russie d'Europe » existe peut-être géographiquement, mais ni politiquement ni culturellement. » Plus loin, il est question d'« atmosphère de braise et de neige et de bougies que traversent des chevauchées de centaures maigres, petits, agiles et silencieux comme des fauves, dans un clair-obscur de sang. »⁵⁴.

Ce sont ces contrastes précisément qui justifient le lien, cela apparaît ici, entre

l'Esprit et l'Etat. L'homme de la frontière n'est-il pas l'entremetteur par excellence entre deux mondes si différents ?⁵⁵ En 1902, la démarche du Stürmer consistait à admettre l'annexion de l'Alsace et à se charger de la germanisation véritable⁵⁶. Après 1911, quand se met en place un espace public alsacien, les mêmes prônent la réunion de toutes les tendances culturelles, auparavant opposées, dans une anthologie au titre évocateur Der elsässische Garten. Pendant la guerre, les Weissen Blätter se proposent de réaliser dans le domaine de l'esprit, avec le « Bund Neues Vaterland », l'Europe nouvelle⁵⁷. Le grand ami de Schickele est alors le représentant officiel de la culture allemande en Suisse, le comte Harry Kessler. En 1918, lorsque c'est de France que vient le flux d'énergie, c'est à elle qu'il s'adresse, même si c'est dans la langue du vaincu : le message ne passera pas, même en s'appuyant symboliquement sur la vieille Angleterre — comme pour cerner la France entre les Angles et les Saxons.

LE CORPS EN FUSION

« Après la guerre, nous avons pu voir avec quelle facilité, presque imperceptiblement, le fait national devint un fait social, comment le fanatisme et la ferveur d'un même mythe de la liberté embrasa, la guerre entre les peuples terminée, le combat renaissant entre les classes. Les conseils en Russie... »⁵⁸. Le corps national s'embrace et se recompose. Nationalisme, socialisme et fascisme se suivent et se ressemblent dans cette analyse. Schickele, attiré par l'Italie depuis toujours, observe et intègre très tôt ce qui s'y passe. « Même là où une classe bourgeoise se stabilise comme en Italie, elle fait entrer toutes les classes dans un Etat nouveau, elle les fait entrer de force dans son armure, et ce faisant, ne se soucie pas de savoir combien de fois la peau de la force populaire ainsi rassemblée va être écorchée. » Ces corps en feu sont des nations regroupant des races entières, et qui chercheront à se libérer. « Ce ne sont plus des pays contre des pays, mais des continents entiers, des races en rangs serrés qui entament le combat pour leur libération. »⁵⁹.

A cette vision succède immédiatement l'évocation du « coin le plus joli de la terre », comme une manière d'apaisement, de fraîcheur après le feu. Le Pays de Bade, croyait-il alors, serait capable de faire front, par cette ancestrale habitude de coexistence entre le Sauvage et le Civilisé, le Romain et le Germanique. C'est le mythe d'un nouveau Moyen-Age, face aux bouleversements, que l'on retrouve chez d'autres, tel Ernst Robert Curtius. Il est dans le Retour aussi, appuyé : « Les gens du pays faisaient remonter leur origine au règne de Charlemagne et saluaient respectueusement en eux-mêmes les preux survivants d'un âge miraculeux. » Et plus loin, évoquant l'hiver et les tempêtes de neige : « Nous avons beau résister, à la fin nous entrions dans un recueillement qui tenait autant de l'étourdissement que de la prière »⁶⁰.

Certes, cette communauté nouvelle que désigne le « nous » ne peut intégrer qu'une sorte d'étranger, celui qui ressemble au Rübzahl germanique. « Sur les piliers de la porte cochère passée comme à leur intention au lait de chaux, une fois sortis de la cour, messieurs les voyageurs griffonnaient leurs avertissements aux copains, soit à l'aide d'un crayon, soit à la pointe du couteau, en menus signes qui ressemblaient à des runes. Nous les étudions sans arriver à les déchiffrer. »

Pour l'auteur de ces lignes, la frontière aussi est restée un mystère.

NOTES

- 1 Marie-Louise Staiber. L'exil de René Schickele. 1932-1940, Lille, 1990. Colloque René Schickele, 16-17.11.90. Strasbourg, USHS.
- 2 René Schickele, Werke in drei Bänden, 1959, t. 3, p. 1209. Lettre du 11.09.34.
- 3 Ibid., III, 1200. Lettre du 25.06.34.
- 4 René Schickele, Werke in drei Bänden, 1959, t. 3, p. 1209. Lettre du 11.09.34.
- 5 Cité par J.W. Storck au colloque cité en 1).
- 6 Voir la lettre citée en 3) et l'analyse en 1). Notons que dans la lettre (3) à Thomas Seltz, il parle de « deutsche Emigration ».
- 7 Marie-Louise Staiber. L'exil de René Schickele. 1932-1940, Lille, 1990. Colloque René Schickele, 16-17.11.90. Strasbourg, USHS.
- 8 III, 830 et 832.
- 9 III, 840.
- 10 Studien zu R.S., hrsg. von Adrien Finck und Maryse Staiber, 1984, p. 125 ff : Charles Fichter. R.S. et l'autonomisme alsacien des années 20.
- 11 Mein Herz, mein Land. Leipzig 1915. Berlin 1919.
- 12 Maurice Godé, in : Studien zu R.S., op.cit. : R.S.s. Pazifismus in den Weissen Blättern.
- 13 Charles Fichter. R.S. et l'Alsace jusqu'en 1914. Obernai, 1980.
- 14 Chap. Der neunte November, in : Wir wollen nicht sterben, op.cit.
- 15 Cf. mon article, in Studien... op.cit., p. 133.
- 16 Vier Jahreszeiten. Poème de Goethe cité en III, 458. En exergue à Wir wollen nicht sterben.
- 17 Cf. Maurice Godé, op.cit.
- 18 Cf. le dernier chapitre de Wir wollen nicht sterben : Rundreise eines fröhlichen Christenmenschen, en III, 531.
- 19 L'auteur cite Pierre Loti en exergue à Himmlische Landschaft (1933) en III, 545. « Les Nègres aussi aiment leur village, leur tribu/Le coin de terre où ils sont nés ».
- 20 Cf. Jean-Jacques Schumacher, contribution au colloque cité, à paraître.
- 21 Cf. Mon étude sur ce sujet à paraître.
- 22 III, 547 et 548.
- 23 III, 840.
- 24 Ou en « Jardingue », titre d'un livre de Jean Paul Sorg.
- 25 Il s'agit d'un jeune poète devenu lieutenant d'artillerie, à son retour de guerre. III, 547.
- 26 Voir la contribution de Alexander Ritter au colloque.
- 27 Ibid., p. 174.
- 28 III, 833.
- 29 Cf. M. Godé in : Studien, op.cit.
- 30 Voir mon article Musique des Feuilles Blanches dans la Revue Alsacienne de Littérature consacrée à René Schickele. (numéro spécial).
- 31 Charles Fichter. R.S. et l'Alsace jusqu'en 1914. Obernai, 1980.
- 32 M. Godé, op.cit., p.64.
- 33 Lettre au chanoine Schickele de 1931. III, 1154.
- 34 Lionel Richard. D'une apocalypse à l'autre. Paris, 1976.
- 35 I, 895.
- 36 I, 893.
- 37 I, 892.
- 38 III, 1117.
- 39 III, 101.
- 40 III, 786.
- 41 III, 799.
- 42 III, 1154.
- 43 III, 1003.
- 44 III, 999.
- 45 III, 1005.
- 46 III, 592.
- 47 III, 837.
- 48 III, 633.
- 49 Cf. Julie Meyer. Vom elsässischen Kunstfrühling zur utopischen Civitas Hominum. München, 1981, et la contribution de Gunter Martens au colloque.
- 50 III, 986-987.
- 51 I, 893.
- 52 I, 895.
- 53 I, 861.
- 54 III, 987.
- 55 III, 1156. « Ein ehrlicher Makler », la formule est de Bismarck pour lui-même.
- 56 Cf. Mon livre R.S. et l'Alsace, op.cit.
- 57 Marucie Godé, op.cit.
- 58 III, 999-1000.
- 59 III, 1001.
- 60 III, 800-803.